

## LES TRAVAUX D'ANTONIO AGUSTÍN, À LA LUMIÈRE DE LETTRES INÉDITES À LELIO TORELLI\*

Jean-Louis Ferrary

Paris. École Pratique des Hautes Études

---

### ABSTRACT

*The correspondence between Antonio Agustín, his associate Jean Matal and the Florentine jurist Lelio Torelli, partly preserved in Pesaro and unpublished until 1992, provides us with a lot of informations about Agustín's activities during the years 1542-1553, mainly on his work concerning Greek constitutions, the first redaction of his De legibus, the beginning of his interest for Varro and Festus, and a work on the structure of the Praetor's Edict which was never to be published. Agustín's correspondence is all the more important as his main projects were not carried out but very slowly and partially.*

---

Les premiers travaux d'Agustín sur le texte du *Digeste*, les *Emendationum et opinionum libri quattuor* et l'*Ad Modestinum liber singularis* publiés à Venise en 1543, établirent sa célébrité de façon éclatante, alors qu'il n'était âgé que de 26 ans. Un séjour à Florence en compagnie de son fidèle collaborateur Jean Matal, en novembre-décembre 1541, lui avait permis de collationner le célèbre manuscrit des *Pandectes Florentines*, et il avait même conçu le projet d'en donner une édition critique, mais la crainte d'être rappelé en Espagne par sa famille l'avait obligé à limiter son ambition<sup>1</sup>. Cette difficulté à réaliser ses projets ne fit que croître avec les hon-

\* Le texte de cet article est issu de celui d'une communication faite à Tarragona le 7 octobre 1988, dans le cadre d'un Acte académic d'homenatge a la figura de Josep Finestres i de Monsalvo. Le Professeur Marcos Mayer, qui avait eu l'idée d'associer Agustín à l'hommage rendu à Finestres, m'a ensuite proposé de publier ces pages dans la revue *Faventia*. Je lui suis reconnaissant de cette double invitation.

<sup>1</sup> *Emend.*, I, *praef.* (= *Opera omnia*, II, p. 5-6): «neque id tantum cogitabam, quod pro certo putarem Florentina emendatione mutandum esse conscribere, sed quod in Florentinis ipsis libris mancum aut mutilum aut incertum esse existimarem, et, ut uno uerbo dicam, omnes l. Pandectarum libros ad illorum scripturas a quibus orti sunt reducere. Sed me de cursu nostrorum studiorum illustrissimi uiri Fernandi Cardonensium Ducis sororis uiri iussu et mihi carissimorum fratrum preces, quibus ego nihil negare possum, domum reuocant et nostra cogitata praecipitare cogunt. Accidit tamen percommode, quod hi ipsi libri Laelii nostri opera qui in

neurs qui lui échurent bientôt, et avec les charges qui en étaient la contrepartie : auditeur à la Rote en 1545, nonce en 1555 et 1558, évêque d'Alife en 1557, visiteur envoyé par Philippe II en Sicile en 1559, évêque de Lérida en 1561, archevêque de Tarragone, enfin, en 1576. Malgré les 8 volumes que représentent ses *Opera omnia* (Lucques, 1765-1774), l'importance d'Agustín ne peut pleinement être appréciée que si l'on considère les projets qu'il conçut, et dont la réalisation, lorsqu'elle aboutit, fut presque toujours partielle et retardée. Ces projets, heureusement, sont dans l'ensemble assez bien connus grâce à une correspondance abondante mais dispersée. Une publication en fut assez activement préparée dès la fin du 17<sup>ème</sup> siècle, par Pedro Valero Díaz, Nicolás Antonio et Diego Dormer<sup>2</sup>. Repris par Gre-

maximis occupationibus maxima tamen diligentia et ante nostram lectionem et postea usus est, quamprimum in oculos manusque omnium venient. Itaque nos Laeliano munere contenti maximis illos minutatim singula expendendi labores in aliud tempus reicimus».

<sup>2</sup> Sur l'histoire de la publication des lettres d'Agustín, on trouve un certain nombre d'indications dans l'introduction de C. Flores à son *Epistulario de Antonio Agustín* (désormais cité *Epist.*). J'apporte dans cette note et dans la suivante quelques informations complémentaires. P. Valero Díaz (†1700) occupa de 1656 à 1681 des charges importantes dans le royaume de Naples, avant de revenir en Espagne et de finir sa carrière comme Justicia Mayor de Aragón. L'idée de réunir et de publier avec un commentaire la correspondance d'Agustín semble lui être venue en 1667, par réaction à l'édition des lettres de L. Latini (cf. Madrid, B.N., ms. 9913, f. 41<sup>r</sup>, cité par C. Flores, *Epist.*, p. 22). De ses recherches, témoignent les lettres qu'il envoya en 1678 à Antonio Magliabechi (A. Quondam, M. Rak, *Lettere dal Regno ad Antonio Magliabechi*, Naples, 1978, n° 1034-1042), mais surtout les textes réunis dans le manuscrit 9913 de Madrid. On notera cependant que les copies de deux lettres d'Agustín à Diego de Rojas (*Epist.*, n° 50 et 61), envoyées par Valero à Magliabechi le 27 septembre 1678, sont accompagnées de notes en latin qui donnent une idée de ce qu'aurait été l'édition que projetait Valero : recherches sur la chronologie, identification des personnes citées, assez longs développements sur l'histoire de la littérature espagnole quand l'occasion s'en présente (Florence, B.N., *Magl.*, II, IV, 533). On notera aussi que le manuscrit 9913 de Madrid ne contient pas le texte de toutes les lettres rassemblées par Valero. Y manque par exemple, même si elle est signalée à plusieurs reprises (ff 180<sup>v</sup>, 181<sup>r</sup>, 353<sup>v</sup>), une lettre d'Alciat à Agustín (*Epist.*, n° 101) dont Valero envoya une copie à Magliabechi le 22 novembre 1678 (Florence, B.N., *Magl.*, VIII iv, 1, f. 133; cf. Quondam -Rak, n° 1039). Il semble par ailleurs que, si Valero découvrit un recueil semblable à la troisième partie de l'actuel manuscrit 101.9 de la Bibliothèque Capitulaine de Tolède, son ami Nicolás Antonio (1617-1684), agent général des Espagnes à Rome de 1654 à 1678, avait de son côté découvert un recueil semblable aux deux premières parties du même manuscrit (cf. *Bibliotheca Hispana*, 1672, I, p. 97, 102 et 106, faisant référence aux lettres *Epist.*, n° 81, 52 et 106) : or aucune de ces lettres, dont Valero dut au moins avoir connaissance par Antonio, ne figure dans le ms. 9913. Nous savons aussi par Mayáns (*O O.*, II, p. LXXXIII) que Valero, trop pris par ses fonctions judiciaires, décida en 1683 de confier la réalisation de son projet à D. J. Dormer (1649-1705), qui venait en 1680 de publier la correspondance entre Agustín et Zurita dans ses *Progressos de la Historia en el reyno de Aragón*. C'est ce que confirment les lettres d'Antonio à Dormer publiées par E. Juliá Martínez d'après le ms. 8395 de Madrid (*Revista de la Biblioteca, Archivo y Museo, Ayuntamiento de Madrid*, 1935, p. 59-88). Elles nous apprennent que c'est Antonio qui fit connaître Dormer à Valero (lettres n° 35 et 37), et font allusion au désir qu'on avait en France de voir paraître cette correspondance (lettre n° 48, du 18 juin 1683 : «que tanto se desea en Francia per estampar»). De fait, Étienne Baluze

gorio Mayáns y Siscar, ce projet fut partiellement réalisé dans l'édition des *Opera omnia*<sup>3</sup>. D'autres collections de lettres furent ensuite publiées, notamment par J. Andrés<sup>4</sup>, puis par F. Miquel Rosell<sup>5</sup>, et un nouveau projet d'édition générale a été récemment entrepris par Monsieur Candido Flores Sellés. Le premier volume de son *Epistolario de Antonio Agustín* (Salamanque, 1980), seul paru à ce jour, couvre les années 1537-1558. Il comprend notamment un important échange de lettres entre Agustín et Lelio Torelli, premier auditeur puis premier secrétaire du duc Côme I de Florence, et

---

(1630-1718) venait d'écrire à Valero, le 1er mai: «iamdudum ausculto de epistolis Antonii Augustini, quas fama erat te vulgaturum... Oro te, vir illustrissime, nomine eorum omnium qui bonas literas amant, ne diutius protrahas expectationem nostram» (Paris, B.N., Baluze, 354, ff. 204-5). Baluze n'avait pas seulement réédité et annoté le dialogue d'Agustín *De emendatione Gratiani* (en 1672); une lettre à Magliabechi du 3 mai 1680 nous apprend qu'on lui avait aussi proposé d'en éditer les lettres, qu'il avait donné son accord, mais que ce projet avait été ruiné par celui de Valero (Florence, B.N., *Magl.*, VIII, IV, 4, ff. 4-5; lettre publiée par L.-G. Pélissier dans *Annales du Midi*, 1891, p. 50-52). Il serait intéressant de savoir d'où venait la proposition faite à Baluze, mais nous n'avons trouvé aucune indication dans ce qui est conservé de sa correspondance à la B.N. de Paris. Il y eut en tout cas une assez intense activité autour des lettres d'Agustín dans les années 1660-1680. Le projet le plus avancé, celui de Valero Díaz et de Dormer, n'aboutit pas, mais il servit beaucoup, un siècle plus tard, à Gregorio Mayáns.

<sup>3</sup> La publication de la correspondance entre Mayáns et Pérez Bayer (*Mayans, Epistolario*, VI, éd. A. Mestre, Valencia, 1977) fournit un certain nombre de renseignements intéressants. Francisco Pérez Bayer (1711-1794) avait séjourné en Italie de 1754 à 1759. C'est grâce à lui que Mayáns fut informé en 1762 du projet éditorial de G. Rocchi, et il proposa aussitôt de le compléter grâce aux textes dont il disposait, ou dont Pérez Bayer et Manuel de Roda (1708-1782), alors agent général des Espagnes à Rome, avaient pris ou prendraient une copie (Mayáns à Pérez, *Ep.*, VI, n° 137, du 3 mai 1762). Pérez Bayer, pendant son *iter Italicum* avait notamment signalé à Mayáns les lettres d'Agustín à Panvinio conservées à Milan (*Ep.*, VI, n° 116), puis les lettres conservées à la Vaticane (*Ep.*, VI, n° 128). Roda en 1762 promit sa collaboration (*Ep.*, VI, n° 139), et ce n'est qu'en 1765 qu'il quitta Rome, pour devenir ministre de Charles III. On ne trouve pourtant pas dans les *O. O.* toutes les lettres dont Mayáns, Pérez et Roda connaissaient l'existence: manquent ainsi les lettres à Panvinio, celles de l'actuel ms. 94 de la Bibl. Univ. de Barcelone, que Mayáns avait espéré publier dès 1734 (*Vida*, dans *Obras completas*, I, éd. A. Mestre Sanchis, Valencia, 1983, p. 194; cf. *Ep.*, VI, n° 138; C. Flores, *Epist.*, p. 16), ou encore les lettres à P. Chacón que fit copier Roda, et qui sont actuellement conservées à Saragosse (C. Flores, *Epist.*, p. 24-25). Mais Pérez tenait de Roda la copie de lettres conservées à la Vaticane (*Ep.*, VI, n° 139: peut-être l'actuel *Scor.* J-II-22), notamment d'une importante série de lettres à Orsini, et Mayáns put utiliser, parmi les textes réunis par Valero, l'actuel ms. 9913 de Madrid alors possédé par son ami Fernando José de Velasco (cf. *O.O.*, II, p. C; *ex-libris* de Velasco sur le f 347<sup>v</sup> du ms.). Pourtant, de même que le ms. 9913 ne contient pas toutes les lettres qu'avait réunies Valero, l'édition des *O.O.* ne publiera pas toutes les lettres du 9913: manquent les lettres *Epist.*, n° 140, 142 et 143.

<sup>4</sup> J. Andrés, *Antonii Augustini archiepiscopi Tarraconensis epistolae latinae et italicae nunc primum editae*, Parme, 1804. Essentiellement les lettres à Panvinio de l'*Ambrosienne*, et 106 lettres de et à Agustín conservées dans un manuscrit redécouvert à Rome en 1776 par Gaetano Marini, custode de la Bibliothèque Vaticane, et actuellement conservé à la Bibliothèque capitulaire de Tolède (ms. 101.9).

<sup>5</sup> F. Miquel Rosell, *Epistolario de Antonio Agustín*. Ms. 53 de la Biblioteca Universitaria de Barcelona, *Anal. Sacra Tarraconensis*, 1940, p. 121-202.

surtout auteur, avec son fils Francesco, de la grande édition des *Pandectes Florentines* imprimée par Torrentinus en 1553. Deux lettres d'Agustín et neuf de Torelli avaient été publiées dans les *Opera omnia*<sup>6</sup>, vingt-cinq autres lettres d'Agustín le furent par Andrés en 1804<sup>7</sup>, et ce sont ces lettres, connues d'après des copies conservées à Tolède et à Madrid, qu'a rééditées C. Flores. Il lui a échappé en revanche que la Biblioteca Oliveriana de Pesaro conserve les originaux de 41 lettres d'Agustín à Torelli, dont 29 inédites<sup>8</sup>, ainsi que de 12 lettres de Matal au même Torelli<sup>9</sup>, qui complètent souvent les indications fournies par celles d'Agustín : à Rome, notamment, il arrive que Matal écrive au nom d'Agustín, trop occupé par ses activités. Toutes ces lettres restent non reliées et non numérotées, la critique interne permettant seule de dater celles d'Agustín, où l'année n'est jamais indiquée. On trouve par ailleurs, au bas ou au verso d'un certain nombre de ces lettres, des minutes de réponses de la main de Torelli, difficiles à déchiffrer mais fournissant elles aussi un certain nombre de renseignements intéressants. Les lettres ont dû entrer à la Biblioteca Oliveriana avec le fonds Giordani : Torelli avait marié sa fille Giovanna à un membre de cette noble famille de Pesaro, et ce Camillo Giordani<sup>10</sup> dut hériter d'une partie des papiers de son beau-père. La correspondance entre Agustín et Torelli, augmentée des lettres inédites conservées à Pesaro, va de 1542 à 1553, une période cruciale pour les travaux d'Agustín, et elle est particulièrement dense dans les années 1542-1546 : la fin de son séjour à Bologne et les débuts de son séjour à Rome, où il arriva le 23 octobre 1544. C'est à la lumière de cette docu-

<sup>6</sup> Les deux lettres d'Agustín sont *Epist.*, n° 95 (la partie de cette lettre imprimée en tête du *De militiis ex casu* de Torelli) et 145 (original conservé dans le ms. 5755 de Madrid). Je montrerai ailleurs que les mss. 5754 et 5755 de Madrid, ainsi que le ms. 946 de la Bibl. Univ. de Gissen sont des *membra disiecta* d'un intéressant manuscrit composé de pièces réunies par les Torelli, qui devint la propriété d'Ant. Magliabechi, fut transporté en Espagne par Valero Díaz en 1681, et démembré dans la première moitié du 18<sup>ème</sup> siècle. Des copies de ces 2 lettres, ainsi que des 9 lettres de Torelli, se trouvent dans le ms. 9913 de Madrid réuni par Valero Díaz et utilisé par Mayáns.

<sup>7</sup> D'après une copie de l'actuel manuscrit de Tolède, faite par Marini. Les lettres d'Agustín à Torelli appartiennent à la première partie du ms. Elles constituent une collection apparemment complète, mais qui s'arrête le 20 octobre 1543, un an avant qu'Agustín quitte Bologne pour s'établir à Rome. Les lettres de Torelli à Agustín appartiennent à la troisième partie, cahier détaché d'une collection toute différente à l'origine ; elles vont du 18 mai 1543 au 13 août 1547 ; le texte du ms. 9913 de Madrid est sensiblement inférieur à celui de Tolède ; ou il n'en est qu'une copie, ou tous deux dérivent d'une même copie déjà fort défectueuse. Je reviendrai plus longuement sur ces problèmes de tradition manuscrite dans ma publication des lettres de Pesaro.

<sup>8</sup> Pietro Raffaelli, bibliothécaire de 1820 à 1852, a séparé les lettres déjà éditées par Andrés (ms. 1571, fasc. XVII) des lettres inédites (id., fasc. XVIII), dont il a également fait une copie.

<sup>9</sup> Ms. 1571, fasc. XV.

<sup>10</sup> Camillo I Giordani (1517-1585), auditeur à la Rote de Sienne, auditeur du cardinal Del Monte, légat de Bologne, conseiller du duc d'Urbin Guido Ubaldo II, lieutenant général de justice dans les Marches.

mentation, dont j'ai maintenant presque achevé de préparer une édition commentée, que je me propose d'évoquer et de préciser quelques aspects de l'oeuvre d'Agustín.

Dans sa préface à trois opuscules publiés dans les derniers jours de 1542, et dont le dernier était un *responsum* à une consultation d'Agustín sur les *militiae ex casu*, Torelli put annoncer qu'au terme d'une double collation il disposait d'une copie fidèle des *Pandectes Florentines*, dont l'impression ne dépendait plus que du bon vouloir du Duc Côme I. Cette nouvelle surprit manifestement Agustín, et l'obligea à avertir Torelli de ses propres travaux, les *Emendationes* et l'*Ad Modestinum*, «quod te subrustico nescio quo pudore celaueram»<sup>11</sup>. Il lui envoyait en même temps le texte des livres I, II et IV des *Emendationes* (le livre IV avait été écrit en premier, le livre III le fut en dernier), s'en remettant à lui quant au sort qui devait leur être réservé, mais suggérant une publication commune de leurs travaux: les *Emendationes* seraient comme un complément à l'édition des *Pandectes Florentines*. Ce qui aurait pu être une rivalité conduisant à une rupture scella au contraire l'amitié entre les deux hommes. Torelli couvrit d'éloges les livres d'Agustín et lui conseilla vivement de les publier au plus tôt, ce qui ne ferait que rendre le public plus impatient de disposer de son édition. La formule n'était pas de pure politesse, mais il est permis de penser qu'il songeait surtout au parti qu'il pourrait tirer de l'émotion suscitée par l'ouvrage d'Agustín pour persuader le Duc de l'urgence d'une publication des *Pandectes Florentines*. Torelli savait bien en effet à quelles difficultés se heurterait son entreprise, même s'il ne prévoyait sans doute pas qu'elles la retarderaient pendant dix ans<sup>12</sup>: il était hors de question qu'un texte aussi prestigieux que les *Pandectes*, jouissant surtout auprès des Florentins d'une aussi extraordinaire valeur symbolique, ne fût pas édité sous l'autorité du Prince; mais à lui faudrait, pour obtenir que Côme s'engageât vraiment, vaincre ce qu'il qualifie lui-même de «cunctatio quaedam insita, etiam in his a quibus non est alienus»<sup>13</sup>. C'est Tore-

<sup>11</sup> *Epist.*, n° 108, du 17 février 1543.

<sup>12</sup> Sur l'histoire de cette édition, cf. la récente étude de G. Gualandi (*Per la storia della editio princeps delle Pandette Fiorentine di Lelio Torelli*, dans *Le Pandette di Giustiniano. Storia e fortuna di un codice illustre*, Florence, 1986, p. 143-198). Les lettres inédites conservées à Pesaro fournissent un certain nombre d'indications nouvelles. Il apparaît notamment que Torelli, ayant appris en mars 1545 que Francesco Priscianese projetait de quitter Rome pour Naples, chargea Agustín de lui proposer à nouveau de venir à Florence (mais Priscianese préférerait Naples, et sa mauvaise santé l'empêcha de toute façon de continuer ses activités d'imprimeur), et que dès octobre 1546 Arnoldus Arlenius jouait un rôle dans les négociations engagées avec Laurentius Torrentinus.

<sup>13</sup> Minute de réponse de Torelli à une lettre d'Agustín du 15 mars 1544 7 «Neque auguror», ajoutait Torelli, «illum velle ab alio quam se auctore Pandectarum editionem fieri. Cui sic occursum sum ut, ubicumque gentium opus cudatur, se auctore futurum id existimet». C'est en

lli en tout cas qui prit les premiers contacts en vue de l'impression des *Emendationes* par Giunta à Venise.

Agustín, cependant, tenait aussi à ce que Torelli lui fit des remarques critiques qui lui permissent d'améliorer son texte. Seules nous sont parvenues les observations de Torelli concernant l'*Ad Modestinum*, qui n'étaient sans doute pas les plus intéressantes, dans la mesure où Torelli n'avait qu'une médiocre connaissance du grec. Du moins avons-nous la chance de conserver aussi la copie que Torelli avait fait faire du manuscrit d'Agustín (Madrid, B.N., ms. 5755, ff. 53-82), et pouvons-nous ainsi comparer le texte primitif d'Agustín, les remarques de Torelli, et le texte imprimé après réception de ces remarques. Un autre document fort intéressant est conservé à Pesaro, parmi les lettres inédites d'Agustín : il s'agit de sa réponse à une première série de remarques de Torelli sur les livres I à III des *Emendationes*, notes qui durent être jointes à une lettre du 16 avril 1543<sup>14</sup>. Si l'on ajoute les remarques d'Agustín sur le *De militiis* de Torelli (lettre du 9 décembre 1542, *Epist.*, n° 100, dont l'original conservé à Pesaro est sensiblement plus complet que le texte connu depuis 1804), nous pouvons nous faire une idée de l'importance et de la nature des corrections apportées par chacun des deux amis sur les conseils de l'autre.

Je me limiterai à deux observations. La première est qu'Agustín se montre à la fois plus soucieux que Torelli d'*elegantia*, de classicisme dans le choix des mots et l'expression latine<sup>15</sup>, et plus respectueux d'une tradition juridique qui allait d'Accurse à Zasius et Alciat, en ne condamnant que les Bartolistes attardés : il fut de ce point de vue l'un des meilleurs représentants de ceux qui, un siècle après la polémique de Lorenzo Valla, cherchaient à réconcilier totalement esprit humaniste et tradition juridique. Ma seconde remarque concerne la conception que se faisaient Torelli et Agustín d'une nouvelle édition des *Pandectes*. Agustín ne doutait pas de l'éminente supériorité de la *littera Florentina*, et Torelli parvint à le convaincre que tous les manuscrits conservés du *Digeste* dépendaient de celui de Florence. Mais Torelli voulait donner une sorte d'édition diplomatique des *Pandectes Florentines*, et il est significatif qu'il ait eu tendance à privilégier le texte primitif, aux dépens même des corrections anciennes de ce manuscrit. «Vt uero ueterem semper scripturam sequaris, non probo», lui objecte Agustín<sup>16</sup> ; «essent

---

août 1546, à l'occasion d'une proposition de Gryphius pour laquelle le juriste et diplomate Emilio Ferretti semble avoir joué un rôle important, que le Duc déclara clairement son refus de toute impression hors de Florence (*Epist.*, n° 149), ruinant ainsi, en même temps que celui de Ferretti, le projet d'Agustín de faire imprimer les *Pandectes* à Bâle sous le contrôle de Matal.

<sup>14</sup> *Epist.*, n° 114. La lettre et les trois pages de remarques intitulées «de his quae me humanissime admones, ita sentio» ont d'ailleurs le même filigrane.

<sup>15</sup> La lettre du 9 décembre 1542 contient toute une série de critiques formelles de ce genre, qui ont été volontairement laissées de côté dans la copie du ms. de Tolède.

<sup>16</sup> Dans les remarques signalées dans la note 14.

enim omnia addita aut emendata abicienda, quod nemo ferret. Vtriusque scripturae lectores admonere tuum munus esse arbitror. Haec de ueterum emendatione existimo, sed recentem abiciendam esse non dubito». Agustín au contraire accordait grand intérêt aux corrections anciennes, et y voyait la preuve des imperfections du manuscrit de Florence: «(menda) quae ablata sunt ostendunt ad alicuius libri exemplum eos libros emendatos; quae adhuc deprehenduntur indicant non ut singulare quoddam iuris monumentum, ut nunc merito habentur, initio habitos eos libros»<sup>17</sup>. C'est pourquoi l'édition qu'il aurait voulu donner aurait été une édition critique, et non diplomatique, des *Pandectes Florentines*; c'est pourquoi il ne fut pas totalement satisfait par l'édition de Torelli<sup>18</sup>; et c'est pour cette raison aussi que les *Emendationes* n'ont pas perdu tout intérêt après 1553: la critique de l'édition Haloander de 1529 était désormais inutile, mais non les considérations critiques sur les *Pandectes Florentines* elles-mêmes.

Aussitôt après l'achèvement des *Emendationes*, Agustín commença à se consacrer à une collation des collections canoniques<sup>19</sup>, mais les *Novelles* et les constitutions grecques du *Code* ne tardèrent pas à être également, et pour longtemps, l'objet de son attention. Lors de son premier séjour à Florence, déjà, il s'était intéressé à un manuscrit des *Novelles* alors conservé à la bibliothèque du couvent de San Marco (l'actuel *Laur.* LXXX.4), et avait constaté qu'il était plus complet que l'édition donnée par Haloander en 1531. Aussi, dès sa première lettre à Torelli<sup>20</sup>, lui demande-t-il une copie des formules des préfets du prétoire alors inédites, qui se trouvaient à la fin. Il eut vent par ailleurs du manuscrit de Bessarion conservé à la Bibliothèque Marcienne de Venise (*Marc. gr.*, 179): Viglius déjà avait pu le consulter en 1533, par l'entremise de Bembo, et ses notes avaient été utilisées dans l'édition hervagienne de 1541. Matal, envoyé en éclaireur en novembre 1542, ne put le voir. C'était pour Agustín une raison de plus d'aller lui-même à Venise surveiller l'impression de ses *Emendationes*, et ce séjour (juin-septembre 1543) lui permit de disposer d'une collation minutieuse du *Marc.* 179<sup>21</sup>, de se procurer aussi une copie de l'épitomé latin des *Novelles*

<sup>17</sup> *Emendationes*, I, I (= *O.O.*, II, p. 9).

<sup>18</sup> Assez proche de la position d'Agustín était celle de son ami et collaborateur Jean Matal, telle qu'elle ressort des remarques envoyées à Torelli après lecture des toutes premières épreuves de son édition: «In quibus dissentiam ab editione Florentina in primo Pandectarum ternione, quem solum tantum uidi» (Giessen, Bibl. Univ., ms. 946, ff. 6265 ; texte édité par Fr. G. Osann, *Pomponii de origine iuris fragmentum* Giessen, 1848, p. 109-121).

<sup>19</sup> *Epist.*, n° 114.

<sup>20</sup> *Epist.*, n° 82, du 4 février 1542. Remarquons que la lettre commence bien, dans la copie de Tolède, avec «scripsissem» (Andrés) et non «scripseram» (Flores). C'est donc la première qu'Agustín envoya à Torelli, un mois environ après son retour de Florence.

<sup>21</sup> Collation d'un exemplaire de l'édition Haloander (Escorial, impr. 82.VI.4) et copie manuscrite des nouvelles non éditées par Haloander (*Scor.* φ. I.7); cf. C. Flores Sellés, Antonio

dû à l'antécédent Julianus<sup>22</sup>. Dans les mois qui suivirent, Matal collationna le Julianus d'Agustín avec un manuscrit appartenant à Alciat, tandis qu'Agustín demandait de nouveau à Torelli de lui faire obtenir une collation du manuscrit de Florence. Bien qu'on eût découvert à cette occasion que les feuillets contenant les formules des préfets du prétoire avaient disparu<sup>23</sup>, et qu'Agustín eût dû les copier à Bologne d'après une copie du manuscrit de Florence faite par Bolognini, il finit par obtenir que le manuscrit de Florence lui fût envoyé à Bologne, où il put le confronter avec les collations déjà faites à Venise, et vérifier que l'édition de Haloander n'en dépendait qu'indirectement, à travers la copie de Bolognini<sup>24</sup>. Tous ces travaux auraient dû aboutir à une nouvelle édition des *Novelles* réunissant un texte grec fondé sur la consultation directe du *Marcianus* et du *Laurentianus*, l'épitomé de Julianus, et enfin l'*Authenticum* (le texte latin seul connu jusqu'à l'édition de Haloander). Une longue lettre à Diego Hurtado de Mendoza datée du 1er août 1544<sup>25</sup>, qui aurait pu devenir l'épître dédicatoire d'une édition imprimée, donne même l'impression que le manuscrit était alors achevé, et qu'une copie en fut envoyée à Mendoza. Mais une lettre inédite à Torelli datée du 27 août montre qu'en fait le projet n'avait pas encore été réellement mené à bien. «Ego hasce nouellas, arbores non satis excultas, reliqui, quas malui hoc tempore siluescere quam, si eas nimium festinanter incididissim, brumae frigouribus exarescere», écrit Agustín, et il précise qu'il n'a pas encore achevé la collation du manuscrit de Florence avec les notes prises à Venise: «sed tamen Marcianum hunc librum abs te missum cum nostro ad Venetum exemplar emendato contuli magna ex parte»<sup>26</sup>. A cette date, en

Agustín y las Novelas de Justiniano. Una frustrada edición, *Proc. 6th Intern. Congr. of Med. Canon Law*, Vatican, 1985, p. 56-8.

<sup>22</sup> *Epist.*, n° 129, du 20 octobre 1543.

<sup>23</sup> Les folios dérobés au *Laurentianus* LXXX.4 sont finalement parvenus à la Bibl. Univ. de Leiden (*Perizonianus* F.35), où ils n'ont été que récemment identifiés (K.A. De Meyier, *Scriptorium*, 6, 1952, p. 89-91).

<sup>24</sup> Lettre inédite du 7 juillet 1544: «eodem die quo Marcianum librum accepi, rescripsi literis tuis, ut certior quam primum fieres eum esse ad me delatum... Quod ad eum librum attinet, omni cura liber esto. Est enim apud me eo loci quo dignus est. Nam, ut ad te scripsi, quamvis Praefectorum formae fuerint ab eo ablatae post peregrinationem illam Etruscam meam, tamen mihi valde est carus, propterea quod ex eo Bononiensem, quem Haloander descripsit, sumptum esse uideo. Formas autem illas, item recentium aliquot Imp. Nouellas, ex hoc Lud. Bolognini descripsi».

<sup>25</sup> *Epist.*, n° 137.

<sup>26</sup> Un exemplaire de l'édition hervagienne de 1541 (Escorial, impr. 118.IV.20) fut utilisé pour cette double collation, avec les collations déjà faites à Venise et avec le manuscrit de Florence. En cas de désaccord entre les leçons des deux textes, Agustín les identifie en indiquant respectivement VEN. et FL. Mais il apparaît aussi qu'il était allé moins loin qu'il voulait le faire croire à Torelli, s'interrompant au début de la nouvelle 39. C. Flores Sellés a eu le mérite de signaler ce volume, sans pourtant l'interpréter correctement (*Proc. 6th Intern. Cong. Med. Canon Law*, p. 57-8).



tout cas, Agustín avait décidé de laisser mûrir son édition des *Novelles*, et se consacrait à son *De legibus*: «nunc est in manibus, quod Metellus noster inchoatum uidit, de legibus opus nescio quod».

La raison principale de cette interruption fut sans doute l'espoir de découvrir de nouveaux textes dans les bibliothèques de Florence, et surtout dans celles de Rome où il allait bientôt se rendre, de retrouver en particulier d'autres nouvelles ainsi que les constitutions grecques du *Code*, autre lacune de l'édition Haloander du *Corpus Iuris Ciuilibis*, sur la piste de laquelle il avait été mis à Venise déjà, par la découverte dans le *Marcianus* de la constitution C., 8,10,12 : «neque enim dubito», écrit-il dans la lettre à Mendoza, «alios extare ueteres Nouellarum codices»; et il signale dans la même lettre l'intérêt, pour la découverte non seulement de nouvelles mais aussi de constitutions grecques du *Code*, que devrait avoir le texte des *Basiliques*, «quod Romae esse audio». Les recherches confiées à Matal dans la Bibliothèque Laurentienne puis dans les bibliothèques romaines lui permirent de découvrir notamment les constitutions conservées, intégralement ou résumées, dans la *collectio XXV capitulorum* et la *collectio tripartita*, ainsi que dans d'autres textes byzantins<sup>27</sup>. Le 1er février 1546, Agustín envoyait à Torelli la traduction latine des constitutions redécouvertes, précédée d'une lettre qui retraçait l'historique de ses recherches<sup>28</sup>, mais il savait que d'autres textes restaient à trouver, et faisait copier à cette fin tous les textes juridiques byzantins disponibles. Pour avoir le texte des livres 28 et 29 des *Basiliques*, il n'hésita pas à envoyer Manuel Provataris à Florence, dans l'automne 1547<sup>29</sup>. A Rome, il n'était pas moins actif. Il obtint que le cardinal Ridolfi lui laissât faire une copie de son manuscrit des livres 45 à 48 des *Basiliques*<sup>30</sup>, et fit venir de Palancia un ma-

<sup>27</sup> Sur les recherches de Matal dans les bibliothèques de Florence puis de Rome, cf. A. Hobson, *The iter italicum of Jean Matal, Studies in the Book Trade in Honour of Graham Pollard*, Oxford, 1975, p. 33-61. La *collectio XXV capitulorum* copiée à Florence d'après le *Laur. LVI.13* est actuellement contenue dans le *Vat. gr. 1185*, ff. 314-347. Matal eut recours aux services de J. Mauromatis, qui devait alors se trouver à Florence avec Arnoldus Arlenius (cf. *Epist.*, n° 142: «illud uirgula quadam, ut aiunt, diuina contigisse, ut Iacobus Mendoza legatus cum graecis scriptoribus Arlenium huc mitteret: itaque horum tum moribus, tum importunitate (namque eas descripserunt) euenisse ut litteras reditum quoque... in Vrberem meum morarentur»). Il faudrait corriger le texte de la copie de Tolède, Matal ayant sans doute écrit «opportunitate», et en tout cas «moris»). Les autres compilations byzantines furent copiées à Rome.

<sup>28</sup> Madrid, B.N., ms. 5755, ff. 1-52. Pour la lettre, *Epist.*, n° 145.

<sup>29</sup> Lettres inédites à Torelli du 11 septembre et du 5 novembre. Le manuscrit copié par Provataris est le *Laur. LXXX.11* ; la copie (n° 178 du catalogue des mss. grecs d'Agustín = *Scor.Z.I.7*) a disparu. Provataris avait déjà copié pour Agustín le *Vat. gr. 1184* et une partie du *Vat. gr. 1185*. Cf. à son sujet P. Canart, *Les manuscrits copiés par Emmanuel Provataris (1546-1570)*, *Mél. E. Tisserand*, VI, Studi e Testi, 236, Vatican, 1964, p. 173-287.

<sup>30</sup> Cf. *Epist.*, n° 151 (13 août 1547).

nuscrit (ou la copie d'un manuscrit) de Julianus, qui fut l'occasion pour Matal d'une nouvelle collation<sup>31</sup>.

Les lettres de Pesaro fournissent une autre information intéressante. A peine Agustín fut-il informé des négociations engagées avec l'imprimeur Torrentinus pour qu'il vînt s'établir à Florence, qu'il proposa à Torelli de joindre aux *Pandectes Florentines* l'édition à laquelle il travaillait des constitutions grecques du *Code*, des *Novelles* et de Julianus: «Pandectis uideo iter muniri, quibus si uidebitur constitutiones ueteres nouellasque coniungi oportere, polliceor operas meas; item Iuliani antecessoris librum» (lettre inédite du 9 octobre 1546). Le 25 novembre 1551 encore, il renouvelle cette offre: «habeo codicis constitutiones et nouellas Iustiniani, quas nemini despondi. Tuum est uidere an uelis eas Pandectarum, ut ita dicam, pedissequas in publicum educere». Nous ne savons ce que fut la réponse de Torelli, et il est douteux en tout cas que le Duc eût accepté une telle idée si on la lui avait proposée. Agustín lui-même retirera sa proposition dans une lettre du 21 janvier 1552, de crainte, dira-t-il, de retarder le projet de publication des *Pandectes*. Mais il est certain qu'une grande occasion fut alors manquée.

Entre temps, par ailleurs, d'autres érudits avaient consulté la collection de nouvelles du *Marc*. 179. Henri Scrimger, par l'entremise de l'ambassadeur de France Jean de Morvilliers, beau-frère de Guillaume Bochetel son protecteur, en fit faire une copie en 1549, puis ce fut L. Beccadelli, arrivé à Venise comme nonce apostolique en mars 1550. Pendant l'hiver 1553-1554, à la demande de G. Panciroli alors professeur à Padoue, Beccadelli permit à Georg Tanner de prendre une copie de celle qu'il possédait, à charge pour lui de la faire imprimer à Bâle. Tanner ne consulta directement le *Marcianus* qu'en février-mars 1555, constatant alors les imperfections de la copie Beccadelli, et procédant à une nouvelle collation. Mais Herwagen tarda à l'imprimer, et c'est Scrimger qui parvint à faire éditer son texte, à Genève en 1558, par Henri Estienne, en obtenant d'Ulrich Fugger les subsides nécessaires. La copie de Tanner fut toutefois utilisée par H. Agylaeus pour sa traduction latine des *Novelles*, publiée à Bâle par Herwagen en 1561. Ni l'édition de Scrimger, qui incluait les nouvelles de Léon le Sage mais non celles de Justinien qui manquent dans le *Marcianus*, ni même l'édition bâloise, qui réunissait l'ensemble des nouvelles de Justinien dans les traductions latines de Haloander et d'Agylaeus, ne réalisaient vraiment le projet conçu par Agustín en 1544. Ce dernier pourtant n'avait plus à publier que sa co-

<sup>31</sup> Le manuscrit de Julianus acquis par Agustín à Venise fait actuellement partie du *Scor.* d.II.3 (ff. 346 et 349-383, conservant une ancienne foliotation séparée de 1 à 36). Il a été collationné par Matal, d'abord, à l'encre noire, avec le manuscrit d'Alciat (364<sup>r</sup>: ALCI), puis à l'encre rouge, avec un manuscrit (ou la copie d'un manuscrit) de Palencia (349<sup>r</sup>: P, à trois reprises), signalé le 20 mai 1546 par Juan de Arce (*Epist.*, n° 147) et attendu le 9 octobre de la même année par Agustín (lettre inédite à Torelli).

lection des constitutions grecques du *Code* ainsi que Julianus. Encore ne le fera-t-il qu'en 1567, à Lerida, après que Julianus aura été édité à Lyon par Louis Miré (1561), et que ce dernier aura utilisé un manuscrit meilleur que ceux d'Agustín, l'actuel *Paris. Lat.* 4568 qui provient de la bibliothèque d'Airar de Ranconnet<sup>32</sup>. Du moins Agustín fournit-il, malgré les travaux parus entre temps d'Antoine Le Conte et de Cujas, une contribution décisive à la reconstitution du *Code*, reconnue comme telle par Krüger.

J'ai déjà dit que, laissant inachevée son édition des *Novelles*, Agustín avait consacré les derniers mois de son séjour à Bologne à un nouvel ouvrage, le *De legibus et senatus consultis*. Cette fois encore, les lettres de Pesarò nous permettent d'en mieux connaître la genèse<sup>33</sup>. Agustín y travaillait depuis le début du mois de juillet mais, nous devons sur ce point corriger les indications qu'il fournit lui-même dans des lettres de 1580, quand commença l'impression de l'ouvrage<sup>34</sup>, il partit de Bologne avant d'avoir achevé son projet. De passage à Florence, il confia son manuscrit à Torelli pour que ce dernier, selon leur habitude, lui fit des observations critiques; puis Torelli, à sa demande, le lui restitua en l'envoyant à Rome le 24 janvier 1545. Le 14 février, Agustín annonce qu'il a terminé les lois et travaille aux sénatus-consultes; le 21 mars, enfin, il envoie à Torelli une copie de la fin de l'ouvrage, ce qu'il a écrit à Rome, en lui précisant qu'il peut le conserver<sup>35</sup>. Cette indication, complétée par une autre précision fournie plus tard par Torelli<sup>36</sup>, permet d'affirmer que la première version du *De legibus*, dont le manuscrit est conservé à la Bibliothèque Vaticane (*Vat. Lat.*, 6231), fut écrite à Bologne jusqu'à la loi Scribonia, puis achevée à Rome à partir de la loi Seia. Agustín pensa d'abord publier rapidement son traité en le con-

<sup>32</sup> Agustín ne semble pas avoir connu l'édition de Miré, alors qu'il était informé des travaux de Scrimger et de Tanner. Scrimger était en rapport avec les Torelli dès 1551 (Madrid, B.N., ms. 5754, ff. 62-65); il était aussi un ami d'Arnoldus Arlenius (*Amerbachkorrespondenz*, IX, Anhang, n° 6; R. v. Stintzing, *Georg Tanner's Briefe an Bonifacius und Basilius Amerbach*, Bonn, 1879, n° VII, p. 45), et il vint à Rome consulter le ms. Ridolfi des livres 45-48 des *Basiliques*. Quant à Tanner, il fit la connaissance de Torelli et d'Agustín quand il descendit jusqu'à Naples en passant par Florence et par Rome pendant l'automne 1555 (*Amerbachkorrespondenz*, IX, Anhang, n° 5; *Tanner's Briefe*, n° VII p. 42; V. Bibl, *Arch.f.öst.Gesch.*, 1898, p. 417, n. 5).

<sup>33</sup> Pour plus de détails, je renvoie à mon article «La genèse du *De legibus et senatus consultis*», à paraître dans les actes du colloque «Antonio Agustín between Renaissance and Counter-Reform» (Londres, The Warburg Institute, 16-17 mars 1990).

<sup>34</sup> Dans la lettre à Orsini publiée en tête du volume de 1583: «illud... exemplar Bononiae cum essem scripsi»; dans une lettre à P. Chacón du 18 mai 1580: «yo hize esse libro en Boloña el año de 1544» (*Epist.*, p. 196, n. 1).

<sup>35</sup> «Mitto ad te ea, quae nescio an desideres; cupio tamen ipse quam emendatissime ea praestare. Itaque tu, ut soles, si quantum soles me amas, de his etiam aliquid ad me conscribito. Retinebis autem apud te hoc exemplum, ne tabellarios toties nostris nugis oneremus». La copie alors envoyée à Torelli est actuellement conservée à la B.N. de Madrid (ms. 5754, ff. 27-53).

<sup>36</sup> *Epist.*, n° 148.

fiant à l'éditeur Francesco Priscianese<sup>37</sup> mais il continuait d'y travailler, et c'est en vain que Torelli ne cessait de le presser de le faire paraître. Le 21 janvier 1552 Agustín finit par lui répondre qu'il avait tant apporté de changements que l'oeuvre était toujours en chantier<sup>38</sup> et c'est ce dont témoignent les ff. 290-301 du manuscrit 9913 de la Bibliothèque Nationale de Madrid. Entre 1553 et 1555, Agustín allait entreprendre une nouvelle version de son ouvrage, précédée de la partie générale absente du projet primitif, mais la publication en 1557 des *De legibus* de Paolo Manuzio et de François Hotman le découragea, et la seconde version n'alla pas au-delà de la loi Glicia. Le *De legibus* ne sera imprimé qu'en 1583: à la seconde version inachevée, elle juxtaposera la fin de la première, sans compter des *praetermissa* envoyés par Agustín en 1582, mais qui pour l'essentiel reprenaient des matériaux accumulés entre 1547 et 1557. Quant à l'appendice épigraphique qu'Agustín avait prévu dans sa seconde version, c'est Fulvio Orsini qui se chargera de le réunir.

Le séjour à Rome et les contacts avec un milieu d'érudits parmi lesquels on distinguera les noms d'Ottavio Bagato (Pantagathus), Onofrio Panvinio, Gabriele Faerno, Latino Latini et Fulvio Orsini, n'inspirèrent pas seulement à Agustín la passion des inscriptions et des monnaies, qui apparaît si clairement dans la correspondance avec Panvinio, puis avec Orsini et Latini. Deux lettres adressées à Torelli et conservées à Pesaro permettent de dater de 1551 au plus tard l'intérêt pour le *De lingua latina* de Varron, pour Festus et pour Nonius Marcellus qui allait conduire Agustín à ses éditions de Varron (1557) et de Festus (1559), les premières de ses oeuvres à être publiées depuis les *Emendationes*<sup>39</sup>. Il travaillait alors sur le texte de Varron, et demanda communication ou du moins collation des manuscrits conservés à Florence, et dont l'intérêt semble lui avoir été signalé par Francisco Torres. Il ne semble pas que Torelli, ni Vettori, que Torelli avait mission de contacter, aient répondu au voeu d'Agustín: du *Laurentianus* LI. 10, en particulier, il ne connut que ce que Vettori signala en 1553 dans ses *Variae lectiones*; et cet échec est d'autant plus regrettable que l'édition d'Agustín allait faire autorité

<sup>37</sup> Lettre du 21 de mars 1545: «cum Fran. Priscianese ante aliquot dies collocutus sum, cui fortasse leges nostras committam».

<sup>38</sup> «De legibus meis me saepius interpellari abs te scio, sed tam multa mutavi, ut extrema manus adhuc desit».

<sup>39</sup> «Quae sit in libris Varronis, Festi et Marcelli de uerborum significatione eruditio atque doctrina, nosti; sed et quam multis mendis sint pleni, non ignoras. Itaque subseciuis horis totus in his sum, neque quantum in eis operac ponam piget. Sed accepi in Laurentiana ista bibliotheca esse Varronis exempla duo, ceterorum terna, in quibus Varronis liber decimus, quem magnopere desidero, et omnes cupio conferre cum editis Venetiae libris, aut signis isthic uarios locos perscribere uellet, esset mihi ualde gratum. Sed et si aliunde quidquam eliceris quod ad hos libros pertineat, uel Petro Victorio tuo admonito, gratissime feceris» (lettre du 25 novembre 1551).

jusqu'à celle de Spengel (1826). Il eut plus de chance avec Festus, puisqu'il put consulter le *codex Farnesianus*, et même si les *Castigationes* de Scaliger (1565) et l'édition d'Orsini (1581) améliorèrent le texte, Agustín eut le mérite de fournir la première édition distinguant clairement les textes de Festus et de Paul. Mais sur l'édition de Festus, ce n'est plus dans la correspondance avec Torelli qu'il faut chercher des informations, mais dans les nombreuses lettres à Panvinio des années 1557-1559 qui nous sont parvenues.

Si l'édition des constitutions grecques et le *De legibus* furent projetés dès 1543-1544, si les éditions de Varron et de Festus l'étaient dès 1551, plus tardive semble avoir été l'idée du *De nominibus propriis tou pandektou*. Il s'agit pourtant, cette fois encore, de la réalisation partielle d'un projet plus ample. C. Flores a publié un inédit extrêmement intéressant, datable des années 1569-1570, d'où il ressort qu'Agustín avait prévu un index complet du *Digeste*, mots grammaticaux compris<sup>40</sup>. De ce grand projet, le *De nominibus propriis* publié en 1579 ne reprit que la troisième partie. En tant que répertoire de tous les noms propres il reste, on l'a souligné à juste titre, encore irremplacé. L'utilisation systématique des *inscripciones*, par ailleurs, permettait de proposer sous le nom de chaque jurisconsulte un classement des références par oeuvres et par livres qui était en quelque sorte le squelette de la palingénésie qui fut réalisée par Hommel en 1767-8, et perfectionnée par Lenel en 1887-9. Sur ce point, toutefois, le *De nominibus propriis* d'Agustín, même s'il était un peu plus complet et surtout d'un usage plus commode, ne venait qu'après l'*Index legum* de Jacques Labitte publié en 1557, quatre ans seulement après l'édition Torelli des *Pandectes*, et dont l'inspirateur n'avait été autre que Cujas. Un autre projet de palingénésie, pourtant, qui n'aboutit malheureusement jamais à une publication, avait été conçu par Agustín dès août 1546. Une lettre de Torelli connue depuis longtemps faisait allusion à un travail d'Agustín sur l'Édit Perpétuel, dont on ne savait exactement en quoi il consistait<sup>41</sup>. Deux des lettres d'Agustín conservées à Pesaro permettent maintenant d'affirmer qu'il avait pensé à une véritable palingénésie de l'Édit, qui se fonderait sur les commentaires d'Ulpien, de Paul et de Gaius, en utilisant systématiquement les *inscripciones* pour rétablir l'ordre de ces commentaires et, par leur confrontation, de l'Édit lui-même<sup>42</sup>.

<sup>40</sup> C. Flores Sellés, Un estudio inedito de Antonio Agustín sobre los *Digestos*, *Ann. Hist. Der. Esp.*, 69, 1979, p. 625-638 (texte conservé à Copenhague, Coll. Arnamagneana, ms. 813, ff. 200-207 et 212).

<sup>41</sup> *Epist.*, n° 749.

<sup>42</sup> «Addidi hisce diebus... de edictis nescio quas cogitationes. Venit enim mihi in mentem nescio quo pacto ut de edicti perpetui ordine atque interpretatione aliquid ex Vipiani, Pauli, et Caii uerbis quae in Digestis extant colligerem. Itaque ex singulorum capitum inscriptionibus singulorum librorum et titulorum ordinem composui. Qui labor mihi non fuit ualde molestus. Reperi enim, permulta quae uariis locis decerpta iacent, cum in librum locumque suum referuntur, reuiuiscere. Accedit Vipiani, cuius capita pleniora extant, elegantia atque prudentia,

On a déjà écrit l'histoire de la palingénésie de l'Édit Perpétuel<sup>43</sup>, et mention y était faite d'Agustín, sans qu'on pût alors situer exactement son projet. Il faut tout d'abord rappeler que jusqu'en 1553 les *inscriptiones* des livres 25-50 du *Digeste* restaient largement inédites, et qu'Agustín, pour avoir étudié les *Pandectes Florentines*, savait le profit qu'on en pourrait tirer, notamment pour les nombreux fragments contenus dans les titres 50,16 (*De uerborum significatione*) et dans une moindre mesure 50,17 (*De diuersis regulis iuris antiqui*)<sup>44</sup>. Les *Manualia* de Baron<sup>45</sup> sont considérés parfois comme une première tentative de palingénésie: en suivant l'ordre du *Digeste*, Baron essayait de remonter des commentaires aux textes et de restituer, souvent avec beaucoup de liberté, les articles de l'Édit, mais aussi les lois ou les s.c., que les juristes avaient commentés; comme Agustín par ailleurs, il avait reconnu l'importance des 3 grands commentaires pour une reconstitution de l'Édit, mais il n'eut pas le projet d'une véritable palingénésie se fondant sur l'utilisation des *inscriptiones*<sup>46</sup>. L'*Opusculum de dicta praetoria ex libris Pandectarum congruo ordine desumpta continens* d'Etienne Perré (Paris, 1557) donne seulement, dans l'ordre des titres du *Digeste*, une série de textes presque tous précédés dans les *Pandectes* de «praetor ait» ou d'une formule analogue: en tout, à peine 23 pages in 8°, d'une typographie très aérée. Guillaume Ranchin, dans son *Edictum perpetuum... restitutum* (Paris, 1597), eut le mérite de réunir en beaucoup plus grand nombre les textes contribuant à notre connaissance de l'Édit, tout en prenant soin de distinguer par l'usage de capitales ce qui lui paraissait être citations littérales, mais tous ces textes, fragments ou témoignages, restent disposés dans l'ordre où ils apparaissent dans le *Digeste*, sans que les *inscriptiones* soient mises à profit pour retrouver la structure de l'Édit. Ranchin, dans sa préface, reconnaît d'ailleurs qu'on peut le lui reprocher, et

---

quae inter cetera elucet, hic tota pene cognoscitur. Multa tamen deterrent minus cohaerentia; item labor ipse describendi nimis mihi laboriosus uidetur» (lettre du 14 août 1546). — «De nostris ad edictum lucubrationibus nihil est quod scribam; nedum enim tuam, sed et meam adhuc operam desiderant, uel potius librarii mei. Omnia namque totidem uerbis scribentur quot in Digestis referuntur. Ordinem tamen quemdam sequor, et prooemium nescio quod adieci de toto ipso genere edictorum; quae possent a tuo limato ingenio limari».

<sup>43</sup> L'étude la plus complète reste celle de Haubold, Ueber die Versuche, das Prätörische Edikt herzustellen, *Civilistisches Magazin*, 2, 1812, p. 285-326.

<sup>44</sup> Cf. déjà *Emendationes*, I, 1; I, 8: «eiusmodi sunt quae ex inscriptionibus elici possunt, quibus illud etiam cognoscetur, quo ordine edictum perpetuum, cuius optimus interpres Ulpianus est, constitutum fuerit. Id in libris ad edictum poterit obseruari».

<sup>45</sup> E. Baron, *Ad omnes partes digestorum seu pandectarum iuris enucleati manualium libri singulares*, Paris, 1562. De ces 7 livres (correspondant aux 7 parties du *Digeste*), les 3 premiers furent publiés en 1547-8; l'ensemble est resté inachevé, du fait de la mort de Baron en 1550.

<sup>46</sup> Noter pourtant que, d'après une lettre de Scrimger à C. Giordani (Madrid, B.N., ms. 5754, ff. 64-65), Baron possédait un *Digestum uetus*, et surtout un *Digestum nouum* pourvus de toutes les *inscriptiones*.

annonce la publication d'une «perpetui edicti series atque ordo, cuius ope Triboniani confusionem, plumbaturam et ferruminationem dignoscere queas, ipsasque species et corpora separare atque antiquo solo restituere»: mais ce second projet ne vit jamais le jour. L'*Oeconomia iuris* (Francfort, 1606) de Hubert van Giffen (†1604), de son côté, essaie bien de retrouver la structure de l'Édit, qu'il divise en dix grandes parties, mais les trois commentaires n'y jouent pas le rôle déterminant et spécifique qu'Agustín avait pensé leur donner, et que leur donnera Lenel: pour van Giffen, l'autorité de l'Édit Perpétuel fut telle «ut omnes fere de iure libri et commentarii ad hoc edictum fuerint accommodati, qui edicto isto sunt posteriores» (p. 96), si bien qu'on ne trouve pas une utilisation privilégiée et systématique des *inscriptions* se rapportant aux *libri ad edictum*. J. Godefroy († 1652) sera le premier, dans son *Ordo edicti perpetui*<sup>47</sup>, à reconstituer l'ordre présumé des titres de l'Édit d'après ce qu'on peut savoir du contenu des trois commentaires (ainsi que des *Digestes* de Julien, des commentaires mineurs de Furius Anthianus, Pomponius et Callistrate, et de l'*epitomarum iuris liber* d'Hermogénien). Mais il n'eut pas le temps, lui non plus, de mener à bien son projet ainsi qu'il l'avait fait pour les XII Tables: publiés après sa mort, les *Fontes quatuor* ne nous donnent qu'un schéma imprimé sur deux folios recto et verso, sans même la liste des textes du *Digeste* permettant de procéder à une véritable palingénésie. Cette dernière ne commença vraiment qu'au 18ème siècle, avec Jo. Gottlieb Heineccius (†1741)<sup>48</sup>, et ne fut pleinement réalisée qu'avec les travaux de Lenel<sup>49</sup>. Le projet d'Agustín est sans doute l'un de ceux dont on peut le plus déplorer qu'il n'ait pas été mené à bien dès le 16ème siècle<sup>50</sup>.

<sup>47</sup> Edité pour la première fois dans les *Fontes quatuor iuris ciuili in unum collecti*, Genève, 1653.

<sup>48</sup> «Historia edictorum edictique perpetui, ipsiusque edicti perpetui ordini et integritati suae restituti partes II», dans les *Opuscula posthuma* publiés à Hale en 1744. Heineccius ne put traiter que 2 des 7 parties qui lui paraissaient composer l'édit.

<sup>49</sup> O. Lenel, *Das edictum perpetuum*<sup>1</sup>, 1883; <sup>2</sup>, 1907

<sup>50</sup> Le volume dont j'annonçais la préparation a paru depuis la remise de cet article: *Correspondance de Lelio Torelli avec Antonio Agustín et Jean Matal (1542-1553)*, Biblioteca di Athenaeum, 19, Como, 1992.